

VI

SAINT-PÉTERSBOURG

La Néva est un beau fleuve, large à peu près comme la Tamise au pont de Londres ; son cours n'est pas long : elle vient du lac Ladoga, tout voisin, qu'elle déverse dans le golfe de Finlande. Quelques tours de roue nous amenèrent le long d'un quai de granit près duquel était rangée une flottille de petits bateaux à vapeur, de goëlettes, de schooners et de barques.

De l'autre côté du fleuve, c'est-à-dire sur la droite en remontant le cours, s'élevaient les toits d'immenses hangars recouvrant des cales de construction ; sur la gauche, de grands bâtiments à façades de palais, qu'on nous dit être le corps des mines et l'école des cadets de la marine, développaient leurs lignes monumentales.

Ce n'est pas une mince affaire que de transborder

les bagages, malles, valises, cartons à chapeaux, colis de toutes sortes qui encombrent le pont d'un bateau à vapeur au moment où l'on débarque, et de reconnaître son bien parmi tout cet amoncellement. Une nuée de moujiks eurent bientôt enlevé tout cela pour le porter au bureau de visite sur le quai, suivis chacun par le propriétaire inquiet.

La plupart de ces moujiks avaient la chemise rose par-dessus le pantalon, en forme de jaquette, les grègues larges et les bottes à mi-jambe ; d'autres, quoique la température fût insolitement douce, étaient affublés déjà de la touloupe ou tunique en peau de mouton. La touloupe se met la laine en dedans, et quand elle est neuve, la peau tannée est d'une couleur saumon pâle assez agréable à l'œil ; quelques piqûres y simulent des ornements, et le tout ne manque pas de caractère ; mais le moujik est fidèle à sa touloupe comme l'Arabe à son burnous ; une fois endossée, il ne la quitte plus : c'est sa tente et son lit ; il l'habite nuit et jour, dort avec elle dans tous les coins, sur tous les banes, sur tous les poëles. Aussi, bientôt le vêtement se graisse, se miroite, se glace et prend ces tons de bitume qu'affectionnent les peintres espagnols dans leurs tableaux pica-

resques ; mais, contrairement aux modèles de Ribera et de Murillo, le moujik est propre sous ce lambeau crasseux, car il va aux étuves une fois par semaine. Ces hommes à longs cheveux et à larges barbes, vêtus de peaux de bêtes, sur ce quai magnifique d'où l'on aperçoit de tous côtés des dômes et des flèches d'or, préoccupent, par le contraste, l'imagination de l'étranger. Ne vous représentez cependant rien de farouche ou d'alarmant ; ces moujiks ont la physionomie douce, intelligente, et leurs manières polies feraient honte à la brutalité de nos portefaix.

La visite de notre malle se fit sans autre incident que la découverte très-facile des *Parents pauvres*, de Balzac, et des *Ailes d'Icare*, de Charles de Bernard, posés sur notre linge, et qu'on nous prit en nous disant de les réclamer au bureau de censure où l'on nous les rendrait sans doute.

Les formalités remplies, nous étions libre de nous répandre par la ville. Une multitude de drojkys et de petites charrettes à transporter les bagages attendaient devant le bureau de visite, sûrs de ne pas manquer de pratiques. Nous savions bien en français le nom de l'endroit où l'on nous avait recommandé de descendre, mais il fallait le traduire en russe au cocher. Un de ces domes-

tiques de place qui ne parlent plus aucun idiome, et finissent par se composer une sorte de langue franque assez semblable au jargon qu'emploient les Turcs postiches dans la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme*, vit notre embarras, comprit à peu près que nous voulions aller hôtel de Russie, chez M. Klée, empila nos paquets sur un rospousky, y grimpa près de nous, et nous voilà en route. Le rospousky est un chariot bas de la construction la plus primitive : deux rondins à peine dégrossis posés sur quatre petites roues, ce n'est pas plus compliqué que cela !

Quand on vient de quitter les solitudes majestueuses de la mer, le tourbillon de l'activité humaine et le tumulte d'une grande capitale vous causent une sorte d'éblouissement ; l'on passe emporté comme dans un rêve à travers des objets inconnus, voulant tout voir et ne voyant rien ; il vous semble que les vagues vous balancent encore, surtout quand un véhicule aussi peu suspendu qu'un rospousky vous fait tanguer et rouler sur un pavé inégal, et produit en terre ferme l'illusion du mal de mer : mais, quoique durement cahoté, nous ne perdions pas un coup d'œil, et nous dévorions du regard les aspects nouveaux qui se présentaient à nous.

Nous arrivâmes bientôt à un pont que nous sûmes plus tard être le pont de l'Annonciation, ou, plus familièrement le pont Nicolas ; l'on y aboutit par deux voies mobiles, qui se déplacent pour le passage des bateaux et se rejoignent ensuite, de sorte que le pont figure sur le fleuve un Y aux branches écourtées ; au point de rencontre de ces branches se dresse une petite chapelle d'une extrême richesse, dont nous ne pûmes qu'entrevoir en passant les mosaïques et les dorures.

Au bout du pont, dont les piles sont de granit et les arches de fer, la voiture tourna et remonta le quai Anglais tout bordé de palais à frontons et à colonnes, ou d'hôtels particuliers non moins splendides, peints de couleurs gaies, avec des balcons et des marquises avançant sur le trottoir. La plupart des maisons de Saint-Pétersbourg, comme celles de Londres et de Berlin, sont en briques que l'on recouvre de crépis nuancés diversément, de manière à détacher les lignes de l'architecture et à produire un bel effet décoratif. En les longeant, nous admirions, derrière les vitres des fenêtres basses, des bananiers et des plantes tropicales épanouis dans ces tièdes appartements pareils à des serres.

Le quai Anglais débouche sur l'angle d'une grande place où le Pierre le Grand de Falconnet fait cabrer son cheval, le bras étendu vers la Néva, au sommet de la roche qui lui sert de socle. Nous le reconnûmes tout de suite, d'après les descriptions de Diderot et les dessins que nous en avions vus. Au fond de la place se dessinait à grands traits la gigantesque silhouette de Saint-Isaac avec son dôme d'or, sa tiare de colonnes, ses quatre clochetons et son fronton octostyle. A l'entrée d'une rue, en retour du quai Anglais, sur des colonnes de porphyre, des Victoires ailées en bronze tenaient des palmes. Tout cela, confusément entrevu dans la rapidité de la course et l'étonnement de la nouveauté, formait un ensemble magnifique et babylonien.

En continuant à suivre la même direction, nous apparut bientôt l'immense palais de l'Amirauté. D'une tour carrée en forme de temple et ornée de colonnettes, posée sur son comble, s'élançait cette mince flèche d'or ayant un vaisseau pour girouette, qu'on aperçoit de si loin et qui préoccupait nos regards dans le golfe de Finlande ; les allées d'arbres qui s'étendent autour de l'édifice n'avaient pas encore perdu leur feuillage, quoique l'automne fût déjà avancé (10 octobre).

Plus loin, au centre d'une dernière place, j'allais d'un socle d'airain la colonne Alexandrine, prodigieux monolithe de granit rose surmonté d'un ange portant une croix. Nous ne fîmes que l'entrevoir, car la voiture tourna et s'engagea dans la Perspective de Nevsky, qui est à Saint-Pétersbourg ce qu'est la rue de Rivoli à Paris, Regent's Street à Londres, la calle d'Alcala à Madrid, la rue de Tolède à Naples, l'artère principale de la ville, l'endroit le plus fréquenté et le plus vivant.

Ce qui nous frappa surtout, c'était l'immense mouvement de voitures — un Parisien cependant ne s'étonne guère en ce genre — qui avait lieu dans cette large voie, et surtout l'extrême vitesse des chevaux. Les drojkys sont, comme on sait, des espèces de petits phaétons bas et très-légers, qui ne contiennent que deux personnes au plus; ils vont comme le vent, conduits par des cochers aussi hardis qu'habiles. Ils rasaient notre rospousky avec une rapidité d'hirondelles, se croisaient, se coupaient, passaient du pavé de bois au pavé de granit sans jamais se toucher; des embarras en apparence inextricables se dénouaient comme par enchantement, et chacun, à fond de train, filait de son côté et trouvait la

place de ses roues là où une brouette n'aurait pu passer.

La Perspective de Nevsky est à la fois la rue marchande et la belle rue de Saint-Pétersbourg; les boutiques s'y louent aussi cher que sur le boulevard des Italiens: c'est un mélange de magasins, de palais, d'églises tout à fait original; sur les enseignes brillent en traits d'or les beaux caractères de l'alphabet russe qui a retenu quelques lettres grecques, et dont les formes lapidaires se prêtent à l'inscription.

Tout cela nous passait devant les yeux comme un rêve, car le rospousky allait fort vite, et avant de nous en être rendu bien compte nous étions devant le perron de l'hôtel de Russie, dont le maître tança vertement le domestique de place qui avait installé notre seigneurie sur un si misérable véhicule.

L'hôtel de Russie, situé au coin de la place Michel, près de la Perspective de Nevsky, n'est guère moins grand que l'hôtel du Louvre à Paris; ses corridors sont plus longs que bien des rues, et l'on peut s'y fatiguer. Le bas est occupé par de vastes salons où l'on dine et que décorent des plantes de serre. Dans la première salle, sur une espèce de bar-room, du caviar, des harengs, des

sandwichs de pain blanc et de pain bis, du fromage de plusieurs sortes, des flacons de bitter, de kummel, d'eau-de-vie, servent, selon la mode russe, à ouvrir l'appétit aux consommateurs. Les hors-d'œuvre ici se mangent avant le repas, et nous avons trop voyagé pour trouver cet usage bizarre. Chaque pays a ses habitudes : n'apporte-t-on pas, en Suède, le potage au dessert ?

A l'entrée de cette salle, était un porte-manteau entouré d'une cloison, où chacun suspendait son paletot, son cache-nez, son plaid, et déposait ses galoches. Il ne faisait cependant pas froid, et le thermomètre marquait, à l'air libre, sept ou huit degrés de chaleur. Ces précautions minutieuses, par une température si douce, nous étonnaient, et nous regardions au dehors si la neige ne blanchissait pas déjà les toits, mais la faible lueur rosée du couchant les colorait seule.

Cependant les doubles fenêtres étaient posées partout; d'énormes chantiers de bois encombraient les cours, et l'on s'appêtait à recevoir l'hiver de la bonne façon. — Notre chambre avait aussi cette fermeture hermétique; entre un châssis et l'autre était répandu du sable dans lequel s'implantaient de petits cornets remplis de sel, des-

tinés à absorber l'humidité et à prévenir les ramages de vif-argent dont, sans cette précaution, la gelée entame les vitres; des bouches de chaleur en cuivre, pareilles à des gueules de boîtes aux lettres, se tenaient prêtes à souffler leurs trombes d'air chaud, mais l'hiver était en retard; et la double fenêtre servait à maintenir dans l'appartement une tiédeur agréable. L'ameublement n'avait de caractéristique qu'un de ces immenses canapés recouverts de cuir capitonné qu'on rencontre partout en Russie, et qui, avec leurs nombreux coussins, sont plus commodes que les lits, fort mauvais, du reste, pour la plupart.

Après le dîner nous sortîmes sans guide, selon notre habitude, et nous fiant à notre instinct d'orientation pour retrouver notre gîte. Un cadran d'horloger à un angle, une tour de vigie à un autre devaient nous servir de point de repère.

Cette première sortie au hasard à travers une ville inconnue et longtemps rêvée est une des plus vives jouissances du voyageur et le paye avec usure des fatigues de la route. — Est-ce un raffinement de dire que la nuit par ses ombres mêlées de lueurs, son mystère et ses grandissements fantastiques, ajoute beaucoup à cette volupté? L'œil entrevoit, l'imagination achève. La réalité ne se

dessine pas encore en lignes trop dures, et les aspects s'ébauchent en larges masses, comme un tableau que le peintre se propose de finir plus tard.

Nous voilà donc suivant le trottoir à petits pas et descendant la Perspective dans le sens de l'Amirauté. Tantôt nous regardions les passants, tantôt les boutiques vivement éclairées, ou nous plongeions de l'œil dans les sous-sols, qui nous rappelaient les caves de Berlin et les tunnels de Hambourg. A chaque pas, nous rencontrions derrière d'élégantes vitrines des étalages de fruits artistement groupés : des ananas, des raisins de Portugal, des citrons, des grenades, des poires, des pommes, des prunes, des pastèques. — Le goût des fruits est aussi général en Russie que le goût des bonbons en Allemagne; ils coûtent fort cher, ce qui les fait rechercher encore davantage. Sur le trottoir, des moujiks offraient aux passants des pommes vertes acides à l'œil, qui trouvaient pourtant des acheteurs. Il y en avait dans tous les coins.

Cette première reconnaissance poussée, nous rentrâmes à l'hôtel. Si les enfants ont besoin d'être bercés pour s'endormir, les hommes préfèrent le sommeil immobile; et la mer pendant trois nuits

nous avait assez secoué dans notre barcelonnette à vapeur pour nous faire désirer un lit plus stable; mais à travers nos rêves l'ondulation des vagues se faisait encore sentir. Nous avons éprouvé plusieurs fois cet effet bizarre. — Le sacro-saint plancher des vaches, tant apprécié de Panurge, n'est pas un remède aussi prompt qu'on le pense aux angoisses que cause le sol mouvant de la plaine liquide.

Le lendemain nous sortîmes de bonne heure pour revoir au jour le tableau deviné la veille aux vagues lueurs du crépuscule et de la nuit. Comme la Perspective de Nevsky résume en quelque sorte Saint-Pétersbourg, vous nous permettrez d'en donner une description un peu longue et détaillée qui vous fera entrer tout de suite dans l'intimité de la ville. Pardonnez-nous d'avance quelques remarques puériles et minutieuses en apparence. Ce sont ces petites choses négligées comme trop humbles et d'une observation trop facile qui constituent la différence d'un endroit à un autre, et vous avertissent que vous n'êtes pas dans la rue Vivienne ou à Piccadilly.

C'est de la place de l'Amirauté que part la Perspective de Nevsky pour se prolonger dans un lointain immense jusqu'au couvent de Saint-

Alexandre-Nevsky, où elle aboutit après une légère flexion. La voie est large comme toutes celles de Saint-Pétersbourg, le milieu de la chaussée a reçu un cailloutis assez raboteux dont les deux déclivités en se rencontrant forment le lit du ruisseau. De chaque côté, une zone de pavage en bois accompagne la bande des petits fragments de granit; de larges dalles revêtent le trottoir.

La flèche de l'Amirauté, qui ressemble au mât d'un navire d'or planté dans le toit d'un temple grec, forme au bout de la Perspective un point de vue heureusement ménagé. Au moindre rayon de soleil une paillette de lumière y brille et amuse l'œil du plus loin qu'on l'aperçoive. Deux autres rues voisines jouissent aussi de cet avantage et laissent voir, par une adroite combinaison de lignes, la même aiguille dorée; mais pour le moment nous allons tourner le dos à l'Amirauté et remonter la Perspective jusqu'au pont d'Anitschkov, c'est-à-dire dans sa partie la plus vivante et la plus fréquentée. Les maisons qui la bordent sont hautes et vastes, avec des apparences de palais ou d'hôtels. Quelques-unes, les plus anciennes, rappellent l'ancien style français un peu italianisé, et présentent un mélange de Mansart et de Bernin assez majestueux; pilastres corinthiens, corniches,

fenêtres à frontons, consoles, œils-de-bœuf à volutes, portes à mascarons, rez-de-chaussée à refends et à bossage se détachant d'ordinaire d'un fond de crépi rosé. D'autres offrent les fantaisies du style Louis XV, rocailles, chicorées, serviettes, pots à feu, tandis que le goût grec de l'empire aligne plus loin ses colonnes et ses frontons triangulaires rechampis de blanc sur un fond jaune. Les maisons tout à fait modernes sont dans le genre anglo-allemand et semblent avoir pris pour type ces magnifiques hôtels des villes de bains dont les lithographies séduisent les voyageurs. Cet ensemble, dont il ne faudrait pas étudier les détails de trop près, car l'emploi de la pierre donne seul de la valeur à l'exécution des ornements en conservant l'empreinte directe de l'artiste, cet ensemble, disons-nous, forme un coup d'œil admirable pour lequel le nom de Perspective que porte la rue, ainsi que beaucoup d'autres de Saint-Pétersbourg, nous paraît merveilleusement juste et significatif. Tout est combiné pour l'optique, et la ville, créée d'un seul coup par une volonté qui ne connaissait pas d'obstacle, est sortie complète du marécage qu'elle recouvre, comme une décoration de théâtre au sifflet du machiniste.

Si la Perspective de Nevsky est belle, hâtons-nous de dire qu'elle profite de sa beauté. Fashionable et marchande, elle fait alterner les palais et les magasins ; nulle part, si ce n'est à Berne, l'enseigne ne déploie un tel luxe. C'est à ce point qu'il faut presque l'admettre comme un ordre d'architecture moderne à ajouter aux cinq ordres de Vignole. Les lettres d'or tracent leurs pleins et leurs déliés sur des champs d'azur, sur des panneaux noirs ou rouges, se découpent en estampages évidés, s'appliquent aux glaces des devantures, se répètent à chaque porte, profitent des angles de rue, s'arrondissent autour des cintres, s'étendent le long des corniches, profitent de la saillie des padiezdass (marquises), descendent dans les escaliers des sous-sols, et cherchent tous les moyens de forcer l'œil du passant. Mais peut-être ne savez-vous pas le russe, et la forme de ces caractères ne signifie-t-elle rien de plus pour vous qu'un dessin d'ornement ou de broderie ? Voici à côté la traduction française ou allemande. Vous n'avez pas encore compris ? L'enseigne complaisante vous pardonne de ne connaître aucune de ces trois langues, elle suppose même le cas où vous seriez complètement illettré, et elle représente au naturel les objets qui se débitent dans le magasin

qu'elle annonce. Des grappes d'or sculptées ou peintes indiquent le marchand de vin ; plus loin ce sont des jambons glacés, des saucissons, des langues de bœuf, des boîtes de caviar désignant une boutique de comestibles ; des bottes, des brodequins, des galoches naïvement figurés disent aux pieds qui ne savent pas lire : « Entrez ici, et vous serez chaussés ; » des gants en sautoir parlent un idiome intelligible à tous. Il y a aussi des mantelets et des robes de femme surmontés d'un chapeau ou d'un bonnet auquel l'artiste n'a pas jugé nécessaire d'adjoindre de figure ; des pianos vous invitent à essayer leurs claviers peints. Tout cela est amusant pour le flâneur et a son caractère.

La première chose qui attire l'attention du Parisien en entrant dans la Perspective de Nevsky, c'est le nom du marchand d'estampes Daziario dont il a sans doute remarqué l'enseigne russe sur le boulevard Italien ; en remontant vers la droite il s'arrêtera au magasin de Beggrov, le Desforges de Saint-Petersbourg, qui vend des couleurs et a toujours à sa vitrine quelque aquarelle ou peinture exposée.

De nombreux canaux sillonnent la ville bâtie sur douze îlots comme une Venise septentrionale. Trois de ces canaux coupent transversalement

sans l'interrompre la Perspective de Nevsky : le canal de la Moïka, celui de Catherine, et plus loin le canal de la Ligawa et de la Fontanka. La Moïka est franchie par le pont de Police dont la courbure assez saillante répète trop exactement l'arche et ralentit un moment l'allure rapide des drojkys. Le pont de Kasan et le pont d'Anitschkov traversent les deux autres canaux. Quand on passe sur ces ponts avant la saison des glaces, le regard s'enfonce avec plaisir dans la trouée qu'ouvrent à travers les maisons ces eaux resserrées par des quais de granit et sillonnées de barques.

Lessing, l'auteur de *Nathan le Sage*, eût aimé la Perspective Nevsky, car ses idées de tolérance religieuse y sont mises en pratique de la façon la plus libérale; il n'est guère de communion qui n'ait son église ou son temple sur cette large rue et n'y exerce son culte en toute liberté.

A gauche, dans le sens où nous marchons, voici l'église hollandaise, le temple luthérien de Saint-Pierre, l'église catholique de Sainte-Catherine, une église arménienne, sans compter, dans les rues adjacentes, la chapelle finnoise et des temples d'autres sectes réformées; à droite, la cathédrale russe de Notre-Dame-de-Kazan, une autre

église grecque et une chapelle du vieux rite dit Starovertzi ou Rosskolniki.

Toutes ces maisons de Dieu, excepté Notre-Dame-de-Kazan qui interrompt la ligne et arrondit sur une vaste place son élégant portique demi-circulaire, imité de la colonnade de Saint-Pierre à Rome, sont mêlées familièrement aux maisons des hommes; leurs façades ne s'isolent que par un léger recul; elles s'offrent sans mystère à la piété du passant, reconnaissables à leur style d'architecture spécial. Chaque église est entourée de vastes terrains concédés par les tzars, terrains couverts de riches constructions que l'ote la fabrique.

En continuant son chemin, on arrive à la tour de la Douma, espèce de vigie pour le feu, comme la tour du Seraskier à Constantinople; sur son comble est disposé un appareil de signaux, où des boules rouges ou noires indiquent la rue où flambe l'incendie.

Tout auprès, du même côté, s'élève le Gostiny-Dvor, grand édifice carré, avec deux étages de galeries, qui rappelle un peu notre Palais-Royal, et renferme des boutiques de toutes sortes, à étalages luxueux. Ensuite vient la Bibliothèque impériale, avec sa façade arrondie, à colonnes